

L'instituteur et son chien noir

Dominique Fouchard

Dominique Fouchard

L'Instituteur et son Chien noir

Journal d'un appelé en Algérie

© Dominique Fouchard, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9485-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Les sacrifiés de la Somme, Ravet Anceau, 2014.

On ne guérit pas de son enfance.

Louis Guilloux

Souviens-toi, Lucie, dans le jardin des agapanthes, l'été dernier. Nous avions fredonné les paroles de *ma plus belle histoire d'amour, c'est vous*. Tu m'avais dit, je m'en souviens très bien : « *j'aime beaucoup Barbara mais j'ai toujours le sentiment qu'elle hésite à chanter, qu'elle préfère le murmure comme si chaque mot était une épreuve et c'est ce qui, de mon point de vue, la rend si singulière. Tu ne trouves pas ?* ». Et moi, parce que je ne savais qu'ajouter à tes remarques, je t'ai avoué que sa chanson « *si la photo est bonne* » était ma préférée. Pourtant elle me renvoyait à des souvenirs douloureux. Des souvenirs qui remontaient à mes débuts professionnels dans cette école de l'Est du département de la Somme. C'était la toute première fois que je faisais allusion à cette période de ma vie dans nos conversations.

Ces souvenirs habitaient mes pensées quand je les invitais à revisiter les événements de l'année 1975 : la disparition brutale de Jean-Marie Houdain, mes semaines de dépression qui suivirent ce tragique événement. Longtemps j'ai ressassé les brefs moments que nous avons partagés, lui et moi, dans l'intimité de son bureau. Ils avaient précédé de quelques semaines son décès. Au téléphone, trois jours avant notre première rencontre, ce journaliste aux Dernières Nouvelles de la Somme m'avait imposé une condition : « *ça peut m'intéresser si la photo est bonne.* » Des mots prononcés sans conviction. Puis notre rendez-vous autour de cette photo : son origine, comment, par le plus grand des hasards, elle m'était tombée dans les mains. Je lui avais parlé de Lionel Fournier, longuement, m'attachant à lui révéler des détails que les habitants de Livencourt m'avaient confiés. Fournier, appelé en Algérie en 1959 pour servir la France. Fournier, l'instituteur et sa passion d'enseigner. Fournier et son journal intime que j'avais lu et relu maintes fois. Et puis ses jours de malheur dont j'avais été l'un des témoins...

Houdain m'avait écouté sans m'interrompre, sans me poser une seule question et son silence, aujourd'hui, et malgré les années, je l'entends encore. Je vois son regard me pénétrer, un regard qui m'oblige à ne pas céder à la facilité, à peser chaque mot pour lui permettre de saisir la réalité des faits. Mais, au détour d'une phrase, l'erreur : je lui fais part de mes sentiments et là, il s'emporte dans une

colère dont je devine, la surprise passée, qu'elle est feinte :

— Monsieur Vernon, le portrait de cet homme que vous avez su dépeindre avec retenue m'intrigue. Mais, si j'ai un conseil à vous donner : restez-en là ! Vos émotions, celles que vous venez de me livrer ne m'intéressent pas. Je ne veux pas de la littérature. Vous n'êtes pas Tolstoï ! Diable !

Faisant fi de ma surprise, il se lance dans un long monologue autour du plus célèbre des personnages de la littérature russe, celui d'Anna Karénine et sa passion coupable pour Alexis Vronski. Puis c'est de l'auteur dont il me parle : *« son talent narratif permet au lecteur de se construire des images. Ce roman a fait entrer Tolstoï dans le panthéon des écrivains européens »*. Ecrasé par ses connaissances littéraires, je l'écoute en silence et bientôt je me sens humilié. Qu'étais-je devant ce journaliste dont la réputation s'étendait jusqu'aux confins de la Picardie ? Un petit instituteur ! Voilà tout ce que j'étais aux yeux de cet homme !

— Pour écrire, insiste-t-il, avec un sourire affuté comme une lame de couteau, il ne suffit pas d'avoir des idées, Monsieur Vernon, le plus difficile, c'est de susciter chez le lecteur les émotions et non de livrer les vôtres. Les vôtres, le lecteur s'en moque, je vous le répète. Vous voyez quand j'écris mes articles, je me pose toujours les mêmes questions : que retiendra le lecteur à la toute fin ? Quelles images aura-t-il réussi à dessiner dans sa tête ? Vous voyez ce que je veux dire ? Bon ! Revenons à nos moutons. Cette photo, vous l'avez ?

— Bien sûr, lui répondis-je avec empressement. Mais avant tout, je tiens à vous faire remarquer que je ne suis pas un petit instituteur comme vous avez l'air de le supposer.

Il marque quelques instants d'étonnement puis me rétorque :

— Monsieur Vernon, ai-je dit cela ? Non ! Et, pourtant, c'est ainsi que vous avez interprété mon attitude. Je suis sûr qu'en votre for intérieur, vous deviez bouillir ! Comment ce pédant ose-t-il m'abreuver de ses connaissances littéraires avec une telle condescendance ? Ne vous méprenez pas, Monsieur Vernon, l'individu, qui se tient devant vous, doit son talent épistolaire à un petit instituteur comme vous dites. J'ai pour le métier que vous exercez le plus grand respect. Faites-le avec dévouement et surtout faites le mieux que Louise Michel qui n'aimait pas les enfants ou que Louis Pergaud, qui préférait les animaux.

À cet instant, je mesure combien Houdain est habitué à prendre possession des pensées de ces interlocuteurs et qu'en conséquence, je dois rester sur mes gardes.

C'est dans cette attitude contrite que se déroula nos trois rencontres. Et puis... Deux mois, plus tard, il disparut sur le chemin qu'il empruntait chaque jour pour se rendre à son bureau. Il avait quitté son domicile vers quatre heures du matin et descendait en centre-ville en empruntant la rue Delpech. Ce matin-là, Amiens était noyé sous une brume épaisse. N'ayant plus aucune nouvelle de lui et convaincu de la gravité de l'évènement, le journal lança deux jours plus tard un appel à témoin en accord avec les autorités judiciaires. Pour marquer ma sympathie à l'endroit de Houdain, j'appelais sa secrétaire. Cet appel téléphonique me glaça. Au bout du fil, d'une voix brisée par des halètements comme ceux d'un enfant malade, elle reprochait à Houdain la publication de cette photo sans se douter que j'en étais à l'origine.

— Il est allé trop loin ! il ne se rendait pas compte.

Dès cet instant, je pris peur, persuadé qu'on avait attenté à sa vie pour le punir des articles qu'il avait écrits sur l'Algérie, articles illustrés de la photo que je lui avais remise en mains propres et devant laquelle, l'ayant examinée sous toutes les coutures, il s'était écrié : *quelle bande de salopards !... Mériteraient douze balles !* Et c'est de cette photo, ressentie par les lecteurs du journal comme un réquisitoire contre l'armée et contre la guerre, qu'était né le désir de vengeance chez ceux qui pleuraient l'Algérie Française. J'en étais convaincu et je n'étais pas le seul. Mais l'affirmer ne suffisait pas, encore fallait-il en apporter la preuve. Or l'enquête menée par la police judiciaire n'aboutit à aucune certitude jusqu'à son dénouement, vingt-trois ans plus tard.

Pourtant il y eut des témoins ; l'un d'eux prétendit qu'il avait vu une Peugeot 404 avec le phare arrière droit éteint, propos contredits dans les heures qui suivirent par une femme âgée. Elle affirmait que c'était une Citroën GS, elle ne pouvait pas se tromper, son fils possédait la même. Les semaines, puis les mois passèrent. Le conducteur de la voiture fut longtemps recherché, en vain. L'enquête s'enlisa et, faute de preuves ou de témoignages, la justice rendit un non-lieu huit ans plus tard.

Le journal avait réagi à cette décision avec virulence : dans un de ses éditoriaux le confrère de Jean-Marie Houdain parlait d'un camouflet puis

révélaient les pressions que le journal avait subies pendant tous ces années d'enquête. *Qui était l'auteur de la photo ? Comment le journal se l'était-il procurée ?* À ces questions, une fin de non-recevoir : la rédaction protégeait ses sources. Elle était dans son droit.

Et moi, tout au long de ce printemps 75, vautré dans mon canapé, en proie aux tourments, je sombrais. Chaque jour je prenais conscience de mon erreur. Pour quelles raisons et malgré les avertissements d'Agnès, mon épouse, j'étais allé me fourrer dans ce piège ? À chaque fois qu'on sonnait à ma porte, je sursautais. Au moindre bruit mon cœur s'emballait. Un calvaire ! Faire la classe dans ces conditions fut l'épreuve la plus dure que j'ai eu à subir de toute ma carrière d'enseignant. Pendant plusieurs mois, je vécus dans la peur, m'attendant à subir le même sort que ce journaliste que je n'avais croisé que par trois fois et qui fut, sans le savoir, le responsable de ce que je nommerai par la suite *mon chien noir*, un emprunt à Winston Churchill en référence à cet état dépressif qu'il traversait de temps à autre et qu'il avait fini par domestiquer. Dans les moments d'effroi, quand l'angoisse devenait insupportable, je faisais davantage référence au « Horla », ce roman de Maupassant que j'avais lu pour les épreuves de Français de mon baccalauréat. Ce furent des mois de doute, de peurs irraisonnées qui altérèrent mon sommeil et me mirent à l'épreuve. De ce combat singulier, je sortis vainqueur et c'est, sans aucun doute ma plus grande fierté.

Il était tard, Lucie, quand nous avons quitté le jardin des agapanthes. Tu m'as semblé absente comme perdue dans tes songes. Tu ne parlais pas. Ce n'est qu'au moment de regagner nos chambres que tu m'as dit :

« Pourquoi tu ne raconterais pas ce qu'il t'est arrivé ?... L'écriture comme thérapie en quelque sorte. Tu m'as toujours dit que tu aimais écrire. Je suis persuadée que cela te ferait du bien. Tu devrais chercher à comprendre comment tu as pu recueillir dans ta vie *ce chien noir* dont tu parles si souvent. »

Devant ton insistance, il m'eut été facile d'esquiver : te dire que tout cela appartenait à un passé révolu ou te répondre qu'il était vain de comprendre les autres, qu'il suffisait d'aimer les meilleurs et d'oublier les autres. *Secret, introverti et souvent malheureux*, ces mots pour me qualifier t'appartiennent. Quand tu les glisses dans nos conversations, je ne les récusé pas car je connais ta bienveillance.

Et puis, j'ai longuement réfléchi à ta proposition car je dois avouer qu'elle

collait à mon envie de raconter ce que j'avais traversé. J'y pensais souvent et plus encore après la mort d'Agnès, mon épouse. Aujourd'hui, si près de ma propre fin, je ne courrais plus aucun risque. Le dénouement de cette tragique histoire était connu de tous et je pouvais tout révéler de mon passé jusqu'aux anecdotes les moins glorieuses.

Le lendemain matin, pendant que nous prenions notre petit déjeuner, la télé rendait un hommage à René-Victor Pilhes, décédé quelques mois plus tôt et comme le reportage qui lui était consacré me laissait indifférent, tu t'es étonnée que je ne connaisse aucun de ses livres :

« Pourtant il a eu le prix Femina pour *l'imprécauteur*. Mais le livre que j'ai préféré, c'est *la Rhubarbe* ! Un conseil : ne le lis pas !

— Et pourquoi ? » t'ai-je demandé en haussant les épaules avant de comprendre que ce n'était qu'une ruse.

Par la suite, tu m'as rapporté cette anecdote qui datait de l'enfance. Dès que tu as su lire, il te fallait de la lecture pour t'accompagner aux portes du sommeil. Ta mère te grondait : « *Je ne veux pas voir de lumière dans ta chambre.* » Mais elle s'ingéniait pour que les piles de ta lampe électrique soient toujours neuves.

Longtemps, tu as parlé de tous ces petits riens tandis que je t'écoutais d'une oreille parfois distraite. Au fond de la salle du restaurant, le garçon qui nous avait servi était en discussion avec d'autres clients. Je n'aurais pas prêté une attention plus soutenue à cette scène si une femme d'un certain âge ne s'était levée en vociférant : « *Foutez-moi la paix avec cette connerie de Covid !* ». D'une voix feutrée mais qui se voulait ferme, le serveur l'avait priée de mettre un masque pour se rendre aux toilettes.